

deux pièces allèrent sur une colline à droite pour les empêcher de nous prendre à dos. Mon canon en fit une boucherie terrible, tandis que leur artillerie à cheval, que nous ne leur soupçonnions pas, faisoit sur nous un feu d'enfer. Mais ils tirent heureusement trop haut et nous ne perdions pas beaucoup de monde. Cependant apercevant qu'ils avançaient toujours sur nous malgré notre fusillade, nous battîmes en retraite pour aller rejoindre le reste de l'armée; mais quelle fut notre douleur de voir la déroute déjà commencée ! Un bataillon de grenadiers avait lâché pied sans faire le coup de fusil, ce fut le signal du désordre et de la fuite.

Mon domestique que j'avois laissé dans la plaine avec mes deux chevaux, voyant la déroute commencée avant mon arrivée, piqua des deux et se sauva. Mes deux pièces de canon, mon caisson et mes canonniers grimpés dessus se sauvèrent au grand galop des chevaux. Je me trouvai donc en descendant la colline tout seul à pied entre notre armée qui fuyoit dans le plus grand désordre et la cavalerie prussienne qui la poursuivait avec avantage. J'ai fait à peu près une lieue à pied en courant et prêt à tomber en défaillance lorsqu'un régiment de cavalerie, ci-devant Dauphin a passé près de moi; un cavalier m'a pris en croupe, ce qui m'a sauvé. Sans les deux régiments de cavalerie qui, tout en rétrogradant, faisoient de temps en temps volte-face à l'ennemi, il ne restait pas un seul individu du bataillon. J'ai vu souvent à cinquante pas de moi des houzards prussiens sabrer des volontaires un peu lents dans leur retraite. Mon domestique en fuyant a reçu un coup de sabre dans son manteau qui a coupé les rênes de mon cheval qu'il menoit. Heureusement il a sauvé mon porte-manteau qui étoit sur le sien. Le général Neuvingue qui a aussi perdu la tête a été fait prisonnier. Après avoir escadronné une heure avec le régiment Dauphin et passé à gué une rivière qui me mettoit à l'abri des Prussiens, je suis descendu de cheval et ayant rencontré près de cent cinquante fuyards du bataillon, nous sommes arrivés sains et saufs à Kreuznach à la tombée de la nuit. Je me souviendrai longtemps de cette journée du 27 mars. Les généraux Gustine et Houchard apprirent par des espions, mais un peu tard pour nous, que les Prussiens étoient dans ce pays avec une armée formidable, dont les dix-sept mille hommes qui nous avoient battus étoient